

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 28

Artikel: Le lundi
Autor: Perrenoud, J.-U. / Barillod
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un rouleau de parchemin bizarrement figuré de caractères qu'ils ne purent déchiffrer. Mais ayant souvent entendu parler du professeur de Crousaz, à Lausanne, comme d'un homme très savant ils vinrent le consulter.

M. de Crousaz, ne pouvant les recevoir ce jour-là, ils s'adressèrent à M. le professeur Ruchat qui leur dit en les quittant, après avoir examiné le manuscrit : « Dix écus blancs que je vous offre vous feraient plus de profit que ce parchemin que vous n'entendrez jamais. Je ne souhaite l'avoir que par pure curiosité, car j'ai grand peine à en entendre quelque chose. Je crois que c'est une généalogie écrite en caractères arabes, mais d'un arabe aussi corrompu que votre patois par rapport au français. Vous ne trouverez qu'à Leyde, en Hollande, un homme capable de le traduire. »

Bien résolus d'employer tous les moyens d'arriver à trouver le mystère de leur ancien livre, les deux frères Moginié, en rentrant à la maison, et après s'être consultés en chemin, témoignèrent le désir de quitter la vie du village pour embrasser la carrière militaire. Leur père fit peu d'objections à ce projet, et ses fils ne tardèrent pas à partir pour Berne dans le but de prendre du service dans le nouveau régiment *Constant*, au service de Hollande. Mais pendant le trajet, François avait changé d'idée ; ses goûts ne le portaient point à embrasser le métier des armes. Quant à Daniel il passa un engagement pour deux ans avec le capitaine Stürler qui lui fit une avance de paie assez forte. — C'était le 2 mars 1728. — Daniel, accompagné de son frère, se dirigea sur Bois-le-Duc où se trouvait la compagnie de M. Stürler. Arrivés dans cette ville, Daniel prit l'uniforme et François, désirant voir l'Angleterre, entra au service d'un lord, M. le Chevalier Dillington, qui lui donna dix ducats, pour acheter un habillement plus convenable que celui qu'il avait apporté de Châlons.

Cependant les frères Moginié n'avaient point oublié leur précieux manuscrit et voulaient à tout prix avoir le mot de l'énigme. Ils prétextèrent la nécessité de voir ensemble un parent qu'ils disaient avoir à Leyde, obtinrent à cet effet un congé de quinze jours, partirent, et, peu d'heures après, ils frappaient à la porte du célèbre professeur de langues orientales. Celui-ci prit brusquement le parchemin, en parcourut quelques lignes et leur dit : « Combien voulez-vous avoir de cette pancarte ? » Nos jeunes aventuriers répondirent modestement qu'ils étaient venus de Suisse en Hollande uniquement pour en demander la traduction et qu'ils ne voulaient pas s'en dessaisir. — « Eh bien, reprit le savant, allez à Amsterdam, adressez-vous à M. Kalb, ancien commandant de Malacca ; c'est le seul homme capable de vous satisfaire. »

L'accueil que leur fit M. Kalb fut tout autrement favorable. A peine eut-il parcouru la première page du livre qu'il leur dit « qu'il était écrit dans un des

dialectes de la langue Malaie, ou Indienne primitive ; que c'était une généalogie d'une famille originaire de l'Inde, qui se retira dans le Taurus lors de l'expédition d'Alexandre, et s'établit en Perse dans le 10^e siècle. » — M. Kalb fit une traduction du manuscrit et, après que Daniel lui eut raconté leur histoire, il lui dit : « Je ne saurais douter de la vérité de votre récit. Souffrez que j'embrasse en vous un des premiers gentilshommes du monde ; vos ancêtres ont été sur le trône avant le règne du premier Cirus, il y a plus de 2000 ans. » — L. M.

(La fin au prochain numéro).

Le Lundi.

Ho ! hé ! Les ouvriers ! l'espoir de la patrie,
Quitez vos établis, martyrs de l'industrie ;
Laissez là vos étaux et fermez vos cartons,
Il fera bon ce soir entonner des chansons ! . . .
La semaine pour vous doit avoir deux dimanches ;
En route les amis, et laissez-moi vos manches ;
L'absynthe et le vermouth se boivent à midi,
Ho ! hé ! venez fêter le beau jour du lundi,
Buvez pour oublier vos maux et vos misères ;
Le vin, c'est le soleil qui reluit dans nos verres ;
Le soleil et le vin réjouissent le cœur.
L'homme boit à la grappe et l'abeille à la fleur ;
Le vin, c'est l'ennemi des chagrins et des peines,
C'est le sang généreux qui travaille nos veines,
Ça vous remet du nerf dans les reins, dans les bras,
Et donne de l'espoir à ceux qui n'en ont pas !
Un joyeux compagnon le chapeau sur l'oreille,
Le cigare à la bouche et la trogne vermeille,
En débitant ces mots avinés et railleur,
Arrêtait par la main de braves travailleurs.
L'un d'eux lui répondit : Les temps sont durs, compère ;
Moi, je ne cherche pas la joie au fond du verre ;
L'y trouve qui voudra. Je soutiens carrément
Qu'il n'est au fond du vin que l'abrutissement.
Il est vrai qu'en buvant on s'oublie, on s'égaie,
On chante à plein gosier ; mais on laisse sa paie
Chez le cabaretier. Après, comme un pourceau,
On grogne en chancelant tout le long du ruisseau,
Quelques fois on y tombe ; un passant vous ramasse,
Et l'on rentre chez soi plein de boue et de crasse ;
Puis vos enfants ont peur en vous voyant ainsi ;
Votre femme se fâche et l'on se fâche aussi :
On lui dit de gros mots, parce qu'on n'a pas d'âme ! . . .
Ces mots la font pleurer, et ces larmes de femme
Vous tombent sur le cœur. Enfin on ne dort pas :
Quelque chose la nuit vous tire par le bras.
Vous réveille en sursaut et vous dit à l'oreille :
« — Tu n'as pas bien agi ! » La débauche est pareille
A la rouille attaquant les métaux les plus forts :
Elle ronge à la fois votre âme et votre corps !
Elle énerve, abrutit, salit le proléttaire ;
Enfin, l'ivrognerie est sœur de la misère ! . . .
Voilà ce que vous dit, venue on ne sait d'où,

La voix du cauchemar qui vous serre le cou.
Et puis on réfléchit, on pense à son ménage,
A la femme qui souffre, à l'enfant en bas âge
Qui n'a pas de chaussure et pleurera demain,
Parce qu'on a changé contre de mauvais vin
L'argent de ses souliers. Quelquefois le salaire
D'une semaine y passe, et c'est une galère
Quand il faut le mardi se remettre au travail.
Puis la misère vient avec son attirail ;
Elle fait en boîtant visite du ménage,
Ouvre votre buffet pour y chercher un gage
Afin de le porter chez le dur usurier,
Qui bientôt logera tout votre mobilier.
Vois-tu, c'est bien assez du malheur qui nous grise
Quand, en baissant les prix, il survient une crise ;
Et, je n'ai pas besoin comme être intelligent
D'appeler la misère en buvant mon argent ;
Aussi, voilà pourquoi, mon vieux rouge-trogne,
Sans fêter le lundi, je vais à ma besogne !...

J.-U. PERRENOUD (imité de Barillod).

La pêche à la ligne.

Fantaisie protectionniste présentée à la société protectrice des animaux, siégeant à Yverdon le 6 mars 1865.

(Suite et fin.)

Un proverbe allemand prétend que les trois plus pénibles professions du monde sont celles de garde-voie, de casseur de pierres, et de pédagogue. — Voilà pour l'humanité. Si l'on me demandait mon avis, je dirais que, dans le règne animal, je ne voudrais être ni âne, ni écrevisse, ni ver de terre.

Ane, parce que j'ai bon appétit, et que les coups de bâton n'auraient pour effet que de me creuser l'estomac ;

Écrevisse, parce que, doué par la nature d'une température de trente à trente-deux degrés centigrades, qui suffit largement à mon bonheur, je n'ai aucune vocation pour expiration, mathématiquement parlant, à cent degrés au-dessus de zéro.

Ver de terre : voici pourquoi ! — Quand vous flânez le long du lac, examinez ce jeune homme qui soulève avec précaution une large pierre et qui fouille le sol avec son couteau. Au bout d'un instant, quelque chose grouille sous la lame. C'est un lombric ! Le bourreau se précipite dessus, le saisit entre le pouce et l'index, tire et le partage ! O douleur, une moitié de ver va rejoindre sa souterraine famille et se faire prodiguer les tendres soins de l'amitié, tandis que l'autre, toute saignante, tordue et brisée par la souffrance, menacée du téton, va rejoindre d'autres vers, aussi maltraités qu'elle, qui *bigagent* à travers une motte de terre, dans un mauvais pot de fer blanc que le monstre porte avec lui,..... mais ce n'est pas tout.

Les vers ont cela de particulier, qu'ils peuvent beaucoup souffrir sans expiration. Les prisonniers, les demi et les quarts de prisonniers, ont bientôt assez travaillé le lambeau de gazon que leur tyran leur abandonne. La paroi circulaire du pot rouillé offrant d'ailleurs un aspect assez monotone, ils finissent par prendre une attitude calme et résignée, empreinte d'une dignité mélancolique, une attitude, enfin, appropriée à la circonstance. C'est à un moment semblable que nous devons la strophe suivante, touchante larme tombée de la plume d'un lombric versificateur.

J'étais ver, maintenant je ne suis qu'hémistiche
J'étais un, je suis deux, et s'il me faut mourir
Je me survivs au moins dans un vivant postiche ;
On crut prendre une amorce, on a fait deux martyrs....

On monte en bateau, et on arrache les infirmes à leur quiétude relative, pour leur enfouir dans le dos, un croc énorme qui ferait pâlir d'effroi les amateurs les plus gourmands parmi les habitués de Djagernant. Puis le pêcheur brandit sa perche, fait siffler sa longue ligne autour de lui, afin de l'étendre aussi loin que possible, et la pêche commence. Dire toutes les secousses nerveuses, tous les indicibles tiraillements, toutes les effroyables lancées que ce mouvement centrifuge communiquait à la bête du petit bout, ce serait

vouloir faire une véritable orgie de réalisme descriptif. Nous n'irons pas si loin ; nous ne peindrons pas l'impression, agréable au début, puis angoissante au dernier chef, que ressent le ver infirme en opérant sa descente dans l'onde claire et froide, nous ne le suivrons pas dans ses impuissantes contorsions sur le sable fin du fonds, quand agitée par la brise, la ligne fait aller et venir à travers les algues et les moules l'infâme crochet et le misérable qui ne fait plus qu'un avec cette machine de mort. — Nous vous demanderons seulement, Mesdames et Messieurs, si nous avions tort de dire que rien n'est plus triste, comme position sociale, que le métier de ver de terre, au temps où la pêche est permise.

Passons au poisson..... Ah ça, mais nous n'en trouvons guère, et si M. le professeur Chavannes et ses glorieux essais de pisciculture n'y mettent bon ordre, vous aurez une bête de moins à protéger. Le poisson est devenu un mythe, que le savant Lausannois a juré de ressusciter, laissons le faire. D'ailleurs, si quelque dernier représentant de cette race perdue pique à l'hameçon, pourquoi le plaindre ; sa glotonnerie l'a perdu ; abandonnons-le à son impénitence finale. Voyez le pêcheur introduire son index dans la gueule béante ou dans les ouïes du gourmand, dont le palais vermicide savoure encore les douleurs de l'amorce. Un petit coup, crie ! crac ! La bête n'est plus, la friture reste..... A quelque chose malheur est bon !

Pendant que le drame se poursuit sous l'eau, sauriez-vous me dire à quoi pense la bête du gros bout ? A tout et à rien : la plaine liquide scintille sous les rayons de feu du soleil de juillet ; sur les sombres flancs du Jura, un clocher de village brille, par ci par là, au milieu des sapins comme un diamant sur du velours : les luxuriants côteaux d'Onnens et de Bonvillars reposent l'œil dans un océan de verdure et d'épis. Grandson et son manoir, sombre et rigide comme un guerrier pétrifié, redit encore les gigantesques échos du passé ; penché paresseusement sur son bord, savourant la fumée d'un brûlot bourré de caporal ou de Virginie, le pêcheur rêve ; son cœur se dilate, il a oublié les tracas du bureau, les cancan de la ville ; il rêve gloire, repos, néant, immortalité, amour peut-être,..... en un mot, il prend le droit chemin d'un transport au cerveau. Si nous n'y prenons garde, il va commettre un poème épique, ou quelque galant madrigal. — Bête du gros bout ! Bête du gros bout ! reste dans ton rôle : tourmente des vers, mais, pour Dieu ! n'en compose pas.

Mon rapport est terminé : il ne me reste qu'à conclure.

Je crois avoir été vérifique et impartial. Parti d'une définition, j'en ai suivi les conséquences, en me basant sur l'observation des faits. Si j'ai été injuste envers les pêcheurs à la ligne, ce que je n'espére pas, qu'ils me pardonnent ma témérité à raison des conclusions que je vais prendre dans leur intérêt. Aussi bien, je ne serai pas le premier qui aura soufflé chaud et froid dans la même heure. Quelques bonnes âmes, n'en faisait ni plus ni moins dans certain club où l'on habillait jadis les pauvres à coups d'aiguille, et son prochain à coups de langue, chef-d'œuvre d'équilibre qui consiste à compenser, séance tenante, un gros péché par une petite bonne œuvre.

En conséquence, Mesdames et Messieurs, je vous propose de décider qu'il y a lieu de protéger :

1^o Les pêcheurs à la ligne classiques, contre les picotements dans le nez, les amis riches, les circulaires encadrées de noir, les épouses quintoises, la farine, les chats décédés depuis plus de dix jours, la faim canine, les coups de soleil et les gamins qui se baignent.

2^o Les mêmes, contre la folie en général et la rêverie en particulier :

3^o Les pêcheurs biberons, contre la neuvième chopine. Le moyen le plus pratique serait peut-être d'ouvrir un cours en plein air aux abords du pont de Gleyre, traitant les immenses avantages de la pêche à l'eau profonde et de la supériorité de la perche sur le vengeron.

4^o Les susdits biberons, contre l'accumulation des eaux aux environs d'Yverdon. La société pourrait, à cet endroit, voter, une pétition et un subside pour l'achèvement du desséchement des marais.

5^o Les vers de terre, contre la rigueur de leur sort.

6^o Les poissons contre la gourmandise, tant la leur que celle des autres.

En dehors du règne animal, je vous proposerai : 1^o de voter des remerciements au professeur Chavannes ; 2^o de ne pas prendre au sérieux quelques balivernes sans queue ni tête et qui n'avaient d'autre but que de vous amuser un moment.

Ainsi fait à Yverdon, le 6 mars 1865.